

par Edouard Helset

"Le Journal" du 5 mars 1915.

Reims, 27 février.

Le bombardement continue, quotidien, inexorable. Ce matin encore, un obus est entré dans la cathédrale, traversant une rosace et détruisant les orgues restées sauvées jusqu'à présent. Deux maisons achèvent de brûler. Une passante a été tuée, il n'y a pas deux heures, pauvre vieille en cheveux, portant sous le bras, à grand effort, un paquet de linge. Car les artilleurs allemands ne se lassent point d'assassiner.

Bons neutres, prenez en pitié les populations allemandes réduites à l'amertume du pain KK! Il est cruel, pensez-vous, d'affamer ainsi des civils. Nos ennemis prétendent les tuer. Quel magnifique gibier pour des hommes de "Kultur" que des vieillards et des enfants! Ça et les chefs-d'œuvre ! Il n'y a pas de cible plus amusante.

La pauvre ville, cependant, subit héroïquement les coups de ces forcenés. Sous la conduite d'un maire admirable, les habitants que le péril n'a point effrayés gardent à Reims l'aspect d'une cité vivante. Le canon vient à peine de se taire et déjà des gamins organisent une partie de barres, des fillettes jouent au volant, une jeune femme se promène à bicyclette. Un peu plus loin les ménagères s'empressent autour de la marchande de lait qui pousse ses pots sur une petite voiture. Un vieux bonhomme, d'une voix profonde et chevrotante, crie les journaux.

Peut-être les obus vont-ils recommencer de pleuvoir dans un instant, mais on ne veut pas y songer. On travaille. La ville, la pauvre ville aux mille blessures, est soigneusement entretenue. Elle semble y mettre une coquetterie. C'est une chose qui m'émerveille que la promptitude avec laquelle sont déblayées les rues atteintes. On ne donne pas aux décombres fumants le temps de refroidir. Tout de suite les gravats sont ramassés, les pans de mur étayés, les maisons béantes couvertes d'un toit provisoire fait de planches et de bâches. Et tous ces travaux s'accomplissent sous le feu de l'ennemi qui reprend haleine quelque fois, mais qui ne cesse pas de menacer.

Je suis allé revoir la cathédrale. On a revêtu ses murs, aussi haut qu'on a pu, d'une cuirasse de sacs pleins de sable. On a soutenu par de solides madriers des parties croulantes, on a construit des portes pour tenir lieu des tambours brûlés, on a élevé des palissades. Cependant, chaque jour, sur tous les points de la ville, mais en particulier autour du vieux sanctuaire, tombent les gros obus allemands.

Le bombardement signalé par le communiqué dans la nuit du 21 au 22 fut terrible. On a compté dix neuf cent soixante projectiles. C'est l'un d'eux qui est venu frapper la cathédrale en pleine voûte, juste au-dessus du chœur. De l'intérieur cette plaie nouvelle se distingue à peine. On n'aperçoit d'abord que quelques éraflures entourant une fissure étroite par où filtre un peu de lumière. Mais pour ouvrir cette voie, que chaque jour de pluie peut élargir, il a fallu bouleverser une très puissante épaisseur de pierre et démolir la clef de voûte.

-Voyez-vous, monsieur, me dit le gardien, ils ont sûrement juré de n'en rien laisser.

Et sans que je l'interroge, il me parle de l'effroyable nuit de dimanche à lundi.

-Depuis le commencement, monsieur, je n'avais rien vu de pareil. J'étais chez moi, dans ma chambre, car pourquoi descendre dans les caves? Si une "marmite" tombe dans les murs, on a grand'chance d'être enseveli. En entendant siffler les obus, je reconnais -on est habitué maintenant- qu'ils ne doivent pas éclater bien loin. J'attends une accalmie et je me dispose à sortir afin de voir où ça brûlait. Un incendie pris à temps, quelquefois on en vient facilement à bout.

"Arrivé sur le pas de ma porte, vzz, vzz, vzz, j'en compte neuf coup sur coup. Je rentre. Le vacarme continue. Le bruit cessant enfin, je sors de nouveau. Cette fois, j'en compte quatorze. Et comme ça jusqu'au jour, monsieur.

"Beaucoup de mes amis déjà y ont passé. Un des premiers, ce fut un vieux brave homme qui faisait visiter les tours depuis cinquante ans. Il était là-haut avec sa petite-fille, une jolie gamine, monsieur! Un obus arrive, emporte la tête de l'enfant et atteint l'homme au bas-ventre. Il n'est mort que le lendemain.

"Nous en avons tant vu depuis ces cinq mois! On ne sait même plus s'émouvoir. Nous sommes tous faits à ce risque là. Pour continuer à vivre ici, il faut devenir fataliste. On a parfois un jour, deux jours de répit et, brusquement, ça reprend plus fort que jamais.

"Ce matin encore, c'était très dur. J'étais dans la cathédrale. Elle était pleine de fumée, au point que je ne pouvais plus respirer. Et le bruit des obus se répercutant sous ces voûtes nues, vous ne vous en faites pas une idée. Je vous assure que c'était à faire frissonner. Et pourtant, j'ai les nerfs solides.

"Enfin, malgré tout, personne ne perd courage. La vie continue. Nous sommes bien ravitaillés. Les denrées n'ont pas trop haussé. On ne manque guère de rien. Brusquement, il se tait, tend l'oreille une seconde et me dit avec un sourire:

-Ce n'est qu'un avion.

Cui. Mais c'est un avion allemand. Il passe au-dessus du parvis. Nous devons renverser la tête pour le voir. Il plane un instant. Mais bientôt nous percevons nettement le bruit d'un second moteur. C'est un des nôtres qui fond sur l'ennemi.

Les deux oiseaux de guerre sont bien près l'un de l'autre. Nous entendons une courte fusillade aérienne. L'Allemand plonge, comme s'il tombait. Mais il se redresse, change de ligne, poursuivi à tire-d'aile par notre monoplane. Bientôt ils disparaissent tous deux de notre horizon.

-Voyez-vous, monsieur, le dit le gardien, nous pourrions bien recevoir des marmites d'ici peu. Chaque fois qu'un talbe passe là-haut, je l'ai remarqué, c'est mauvais signe. Ça commence souvent ainsi.

Cui, d'une minute à l'autre, la machine à massacrer peut se remettre en mouvement.

Curieux des plus récents dégâts, je m'en vais flâner. Dans une petite rue latérale je remarque deux maisons entièrement éventrées. Entre elles deux, une autre est restée debout, plus chanceuse sans doute, plus solide peut-être, car sa façade porte une large entaille. Au premier, une fenêtre ouverte. Une vieille dame s'y tient accoudée, la tête gracieusement posée sur une main fine à mitaines

noires. Elle contemple les ruines qui s'offrent partout à ses yeux. Ah! cette figure pensive, triste un peu, mais si calme aussi, si vous pouviez la voir, artilleurs allemands, si vous veniez sous cette fenêtre, parmi toutes ces traces de vos crimes, c'est vous, j'en jurerais, qui seriez pris de peur.

GOET MIT UNS

par Raoul Ponchon

"Le Journal du 12 septembre 1914"

Où donc est le Kaiser? se demandaient les Boches
 Qui ne pouvaient admettre en leurs dures caboches,
 Que ce puissant guerrier ne fut pas un peu là,
 Dame, comprenez-vous les Huns sans Attila?.....
 Enfin, ces temps derniers.... quelle aimable surprise,
 Ils le virent sanglé dans sa capote grise
 Sur un tertre, debout, absurde, théâtral,
 Et se donnant des airs de Petit Caporal...
 Or, il semblait plutôt poser pour un Détail
 Cependant qu'à ses pieds s'agitait la bataille.
 Et, qu'est-ce qu'ils "prenaient" ses beaux cuirassiers blancs,
 Ses hussards de la mort, ses fameux Uhlans,
 Qu'il se flattait de voir dans huit jours à Montmartre...
 C'est ainsi qu'il resta tout un jour sur un tertre.
 Et quand ce fut le soir, les membres fracassés
 Par les éclats d'obus qu'il avait encaissés...
 dans la peau des Huns, il rentra sous sa tente
 Que vous voyez d'ici, colossale, épatante:
 Salle de bain, de danse (il est aussi danseur),
 Billard et cinéma, téléphone, ascenseur,
 Electricité.... bref, tout le confort moderne.
 Quoique ça, ce héros ou mieux cette baderne
 Fit un méchant souper, laxatif à l'excès,
 De marmelade anglaise et de pruneaux français
 Le tout accompagné, fâcheusement..... dirai-je.....
 D'un champagne allemand..... qui sentait le.... Liège.
 Après qu'il eut soupé, d'abord il rédigea,
 Pour l'histoire un papier, comme quci donc, déjà
 Il était à Paris, ainsi qu'à Péetrograde,
 Ensuite il se coucha, pénétré de son grade.
 Comme il dormait, il fut réveillé vers minuit;
 A sa porte, en effet, on monait grand bruit.
 Alors les poils dressés et la mine hagarde:
 "Qui va là? cria-t-il à l'officier de garde."
 "Sire", fit celui-ci, "c'est votre Bon Dieu
 "Qui voudrait vous parler".....
 "C'est bon, fusillez-le".

En vente 0.15 fr.